

“Enracinement” et “déracinement”

François L’Yvonnet

“Le présent, nous y sommes attachés. L’avenir, nous le fabriquons dans notre imagination. Seul le passé, quand nous ne le refabriquons pas, est réalité pure.” (Simone Weil.)

Dans la langue française contemporaine, le mot “enracinement” est connoté péjorativement. Il reste attaché à des usages idéologiques qui exaltent le “sol” natal, les racines “terriennes”, les valeurs pérennes de la patrie. Maurice Barrès, écrivain de droite, plus guère lu aujourd’hui, a écrit un roman célèbre paru en 1897, *Les Déracinés*, premier volume d’une trilogie: *Le roman de l’énergie nationale*, où il évoque le destin de jeunes lycéens “déracinés”, des “bêtes sans tanière”, voués dès lors à toutes les abstractions qui détruisent les traditions, gâtent la vie morale

et altèrent l'amour de la patrie. La Révolution nationale de Vichy puisera abondamment dans ce romantisme de la “terre” qui “elle, ne ment pas”, selon le mot du maréchal Pétain. L'enracinement deviendra l'un des motifs du nationalisme français lyrico-agrarien. Un nationalisme exclusif, dans lequel l'antisémitisme, quelle qu'en soit la forme, tiendra une place de choix. Le Juif étant par essence le déraciné, le vagabond.

Or, et c'est notre premier paradoxe, il nous paraît possible, et même légitime, de concevoir un autre usage de l'enracinement, qui ne doit rien au nationalisme, aux tentations de replis identitaires épisodiquement gagnés par des accès de fièvres obsidionales. Paradoxe de l'enracinement, **240** puisque celui-ci serait à penser dans l'horizon du “voyage”, au sens que lui donne Michel de Certeau,¹ une sortie hors de soi, hors du pays de ses pères, à la manière du geste biblique d'Abraham. Une sorte de décentrement “copernicien” — “qui nous ferait passer d'un système de coordonnées cartésiennes à un système de coordonnées polaires réaxé sur le centre axial de l'autre”² (Louis Massignon) —, une ouverture à l'altérité, à l'étrangeté de l'altérité. Certeau

1. Michel de Certeau, *L'étranger ou l'union dans la différence*, Desclée de Brouwer, 1969 (repris au Seuil, coll. Points, 2005).

2. “Hallâj le disait: comprendre quelque chose d'autre, ce n'est pas *s'annexer* la chose, c'est se transférer, par un décentrement, au centre même de l'autre; c'est comme dans le système de Copernic, quand on l'a substitué au système de Ptolémée; nous nous croyions le centre du monde sur la terre, il a fait un *décentrement*. L'essence du langage doit être une espèce de décentrement. Nous ne pouvons nous faire comprendre qu'en entrant dans le système de l'autre, comme disait Péguy: celui qui aime entre dans

et Massignon, prêtre l'un et l'autre, s'arrêteront d'abord à celle de Dieu, qui "demeure l'Étranger pour nous", mais aussi à celle d'autrui qui ébranle les certitudes, qui porte nos pas vers ce que nous ignorons. Entreprendre un tel "voyage", c'est renoncer à toute prétention à détenir une quelconque vérité universelle, pour pouvoir dans la différence connaître l'union avec celui que l'on rencontre.

C'est dans cet esprit, nous semble-t-il, qu'il faut concevoir la latinité. Nous nous en sommes expliqués déjà, lors de précédentes rencontres de notre Académie. La latinité est l'expérience d'un ailleurs, d'un au-delà de la limite, pour parler dans les mots de Derrida. Elle est l'expérience intellectuelle et politique d'un *dissensus* et donc d'une *dissidence*, pour parler dans ceux de François Jullien. La latinité est *dissidence*, dans la mesure où elle est d'abord un refus de se soumettre à un ordre mondial de nature hégémonique, essentiellement anglo-saxon, un refus d'emboîter le pas à une pensée unique; dans le sens encore où elle est une façon de se tenir dans les marges, là où s'exerce comme en vertige la forge centrifuge — celle qui nous éloigne du centre.

241

• • •

Mais alors pourquoi parler d'enracinement? Un terme que n'utilisent ni Certeau ni Massignon. N'y a-t-il pas entre

la dépendance de celui qui est aimé" (Louis Massignon, "L'involution sémantique du symbole dans les cultures sémitiques", *Écrits mémorables*, tome II, Robert Laffont, coll. Bouquins, p. 268).

les deux notions comme une *contradictio in adjecto*? La première semblant abolir ce sur quoi repose la seconde: l'ancrage dans un sol nourricier, dans le pré carré. Il nous semble pourtant que l'enracinement ne se réduit pas à cette seule dimension et peut au contraire enrichir l'idée de décentrement.

I — L'usage que nous faisons de cette notion — à la fois “théorique” et “métaphorique” — doit beaucoup à Simone Weil, qui a écrit en 1943, alors qu'elle était à Londres, un essai qui porte précisément ce titre.³ Elle avait en vue non seulement les menaces que faisait peser sur les hommes le déracinement totalitaire, mais aussi les effets destructeurs de la colonisation et de l'organisation de la production industrielle (qu'est-ce qu'un prolétaire, sinon un “déraciné”?). Deux figures paradigmatisques du déracinement, parce que déshumanisantes, parce que privant les hommes des sources culturelles de la vie intellectuelle, spirituelle et morale.⁴ Ce qui est en cause est rien moins que l'esprit de civilisation, “médiation de l'accès à l'éternel”.

L'impératif weilien est de rester en contact avec le monde. Avec un triple enjeu: ontologique ou cognitif (il s'agit de penser selon le réel); moral (s'obliger à être lu-

3. Simone Weil, *L'Enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, Gallimard, 1949 (repris in *Œuvres*, Gallimard, coll. Quarto, 1993; édition à laquelle nous nous référons).

4. Cf. Valérie Gérard, “Les contradictions du pouvoir politique”, in *Simone Weil, lectures politiques*, éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École Normale Supérieure, 2011, p. 115, sq.

cide); et politique (l'organisation sociale est une figure de la contingence, c'est la tâche des hommes que de transformer leurs conditions d'existence). Or, il nous semble que la latinité est une manière originale de donner la priorité au politique. Au politique, comme nécessité *relative*. Il faut rentrer dans le jeu du politique, fait de rapports de forces, de rapports de puissances qui s'exercent sur l'homme par l'homme pour maintenir ce qui n'est pas réductible à la force: la revendication de justice et de vérité. C'est un autre paradoxe, qui est au cœur de *L'Enracinement*, de Simone Weil. Paradoxe que l'on peut faire nôtre. Il faut faire de la politique pour échapper à la politique. La latinité n'est pas un dispositif politique offensif, qui servirait des intérêts nationaux ou régionaux, elle est une certaine exigence de l'esprit, enracinée en des lieux éclatés, une certaine *résistance* de la pensée.

II — En quoi consistent l'enracinement weilien et son contraire, le déracinement?⁵ L'enracinement renvoie à certains besoins fondamentaux de l'âme humaine, car l'âme a des besoins tout comme le corps. Et ne point les satisfaire la met en péril. "Chaque être humain, dit-elle, a besoin d'avoir de multiples racines." Les racines sont plurielles, elles nourrissent et stabilisent. Elles assurent la croissance. Elles permettent l'accomplissement de l'individu humain. Le déracinement est l'une des formes de ce qu'elle appelle

5. Cf. Joël Janiaud, "Simone Weil et le déracinement du moi", in *Simone Weil, lectures politiques*, op. cit., p. 35 sq.

le “malheur”, qui est un mal, une maladie qui gangrène la société et menace la culture. Mais, et le *distinguo* est essentiel, poser la nécessité vitale pour l’homme d’un enracement, ne conduit pas Simone Weil au culte du moi et au nationalisme. Rappelons que pour Barrès, l’enracinement national est la condition *sine qua non* de l’accomplissement du moi. Or, l’exaltation du moi, comme celle de la nation (dans le nationalisme) font horreur à Simone Weil. Elle est trop pascalienne pour exalter l’*ego*, trop marquée par Alain pour se satisfaire de l’idole “nationale”. Car la nation est une idole, au même titre que l’argent ou la force.

Certes, on peut rejeter radicalement l’idée même d’enracinement, comme le fait Emmanuel Lévinas.⁶ Dans un article daté de 1961, il se réjouit que Gagarine ait quitté le “Lieu”, que pour la première fois un homme ait existé “dans l’absolu de l’espace homogène”. Et de voir, dans le cosmonaute russe, une image du judaïsme qui s’oppose au paganisme du lieu. L’humanisme doit se détacher “de toute mystique de la terre, du lieu ou de la tribu”. Un commentateur fait justement remarquer qu’Emmanuel Lévinas et Simone Weil ne parlent pas des mêmes racines. Il parle du *lieu*, pour en récuser la nécessité, elle du *milieu* pour en poser la vitalité. Lévinas se méfie des références végétales,

6. Emmanuel Lévinas, *Difficile liberté*, Albin Michel, 1963 (*Le Livre de poche*, 2003, p. 323, sq.). “L’implantation dans un paysage, l’attachement au *Lieu*, sans lequel l’univers deviendrait insignifiant et existerait à peine, c’est la scission même de l’humanité en autochtones et en étrangers. Et dans cette perspective le technique est moins dangereux que les génies du *Lieu*” (p. 325).

avec “l’homme-plante”, “l’humanité-forêt aux noueuses articulations de racines et de troncs magnifiés dans la ru desse de la vie paysanne”. George Steiner,⁷ de son côté, aimera rappeler que si l’arbre a des racines, l’homme a des jambes. Et de gloser sur le nomadisme constitutif des Juifs. Lévinas reproche au christianisme d’avoir renoncé à sa dimension révolutionnaire, à son inspiration déracinante originelle pour se replier, devenu “affreusement conservateur”, sur l’enracinement. Il en conclut que le christianisme n’a pas déraciné le paganisme mais qu’il s’est enraciné en lui. Simone Weil tout au contraire dénonce ce qui lui apparaît comme une trahison: l’entreprise de déracinement qu’est devenue le christianisme historique.

L’enracinement est d’abord la réalisation d’un équilibre entre l’individu et la collectivité. Celle-ci ne vaut que relativement, que par sa fonction nourricière. C’est d’elle que l’individu reçoit “la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle et spirituelle”. Mais cela ne conduit pas à encenser exclusivement le passé, à justifier des positions conservatrices. “D’où nous viendra la renaissance? — se demande-t-elle — Du passé si nous l’aimons”: les termes sont à peser, la collectivité est vivante dès lors qu’elle conserve certains trésors du passé et certains pressentiments d’avenir. L’enracinement est équilibre entre le passé et l’avenir, le moi et la collectivité, le particulier et l’universel. Il s’agit d’un enracinement “concret”, alors que le déracinement est le fruit de l’abstraction, d’une désincarnation. Les valeurs s’incarnent dans un individu qui

7. *Magazine littéraire*, n. 454, juin 2006, entretiens avec François L’Yvonnnet.

les reçoit de la collectivité, mais que lui seul peut faire vivre. Nous sommes loin de l'individualisme méthodologique qui a fait florès dans les sciences sociales, comme nous sommes loin de l'holisme durkheimien.

Le déracinement est une destruction. L'enracinement, une germination qui doit permettre l'épanouissement et l'équilibre des individus dans des sociétés "inspirées". "Le problème d'une méthode pour insuffler une inspiration à un peuple est tout neuf",⁸ dit-elle.

La critique implacable des Droits de l'homme et de leur déclaration solennelle, opérée par Simone Weil dans *L'enracinement*, doit être comprise dans cette perspective. Les Droits de l'homme sont critiqués au nom de devoirs réputés absous et d'un enracinement empirique et concret. En d'autres termes, par leur abstraction, ces droits prétendent universels manquent à la fois les principes "absous" et la réalité concrète. Ils passent à côté de la morale ("la notion d'obligation [envers l'être humain] prime celle du droit, qui lui est subordonnée et relative"⁹) et de la vitalité (l'enracinement). Une double nécessité: d'un côté le respect de l'obligation morale, de l'autre la satisfaction des besoins terrestres. L'obligation envers l'être humain consiste en la conjonction de ces deux nécessités.¹⁰ "C'est donc une obligation éternelle envers l'être humain que de ne pas le lais-

8. *L'Enracinement*, *op. cit.*, p. 1143.

9. C'est l'*incipit* de *L'Enracinement*.

10. Cf. Frédéric Worms "L'obligation dans L'Enracinement", in *Simone Weil, lectures politiques*, *op. cit.*, p. 17 sq.

ser souffrir de la faim quand on a l'occasion de le secourir. Cette obligation étant la plus évidente, elle doit servir de modèle pour dresser la liste des devoirs éternels envers tout être humain.”¹¹

Un passage tout à fait significatif du style philosophique weilien, une manière incomparable de penser ensemble les contraires (des besoins qui semblent s'excluent, ceux du corps et ceux de l'âme et, entre eux, ceux du corps et ceux de l'âme), non point dialectiquement mais dans l'horizon d'un équilibre nécessaire. Ce qui la conduira à dénoncer aussi bien l'idéologie libérale que l'historicisme marxiste. L'un et l'autre sacrifiant l'un des termes au second, au nom d'une primauté sacralisante.

Il peut paraître paradoxal — que de paradoxes — de se placer sous l'autorité de Simone Weil pour enrichir l'idée de latinité, elle qui méprisait superbement Rome (qu'elle mettait dans le même sac impérial que Jérusalem, leur préférant Athènes: “Les Juifs sont le poison du déracinement. Mais avant qu'ils ne déracinent par le poison, l'Assyrie en Orient, Rome en Occident avaient déracinés par le glaive”). Notre dessein n'est pas de “weiliser” la latinité, mais d'essayer d'en enrichir le concept en puisant à diverses sources. Nous nous autorisons des abeilles de Montaigne “qui pillotent de ça de là, mais qui font après un miel qui est tout leur”. Simone Weil peut être ici une sorte de “personnage conceptuel”, au sens où l'entendait Gilles Deleuze, nous aidant à penser les enjeux réellement philosophiques d'une

11. *L'Enracinement*, op. cit., p. 1029.

coexistence planétaire, d'un monde effectivement partagé et partant de l'urgence de construire des ponts avec d'autres traditions spirituelles.

248

III — Il y a dans la “latinité” quelque chose de littéralement engrainant, au sens weilien du terme. Les peuples latins ont, plus ou moins consciemment, un terreau en partage, des racines identifiables. Les identifier ne veut pas dire avoir le regard tourné vers elles. Elles ne constituent pas un destin, mais des possibilités. Mais là n'est pas vraiment l'essentiel. Il faut se méfier des filiations. Vu de l'embouchure, le fleuve paraît tout entier tendu vers son terme. Ce qui nous paraît très précieux dans l'idée de latinité, c'est que ce qui l'inspire, héritage romain — en particulier la triade: Droit [État] / pluralisme / syncrétisme —, est à la fois éminemment singulier, une singularité “concrète” (façonnant les manières de vivre, organisant une *Weltanschauung*) et une ouverture sur le divers, sur la “croissance du divers” (Victor Segalen). Non seulement se satisfaire de la différence, mais l'enrichir sans renoncer à l'existence d'un monde commun.

Des ayatollahs furent naguère les invités de l'Académie de la latinité à Copacabana...¹² Ce qui n'est pas politiquement très *correct*. Une invitation faite à des représentants de la République islamique d'Iran au plus haut niveau pour

12. VI^e colloque international de l'Académie de la latinité, “Latinité et héritage islamique — II”, Rio de Janeiro, 10-13 sept. 2002.

des rencontres qui n'éludaient aucun des sujets qui fâchent la bonne conscience occidentale. C'est le cas par exemple de la *charia*. La condamner parce que rétrograde ou archaïque, parce qu'attendant aux principes fondamentaux de l'humanisme démocratique est un peu court. Ce qui ne veut pas dire, inversement qu'il faut la parer de toutes les qualités. Elle doit être prise pour ce qu'elle est, pour ce qu'elle est *pour nous* qui ne sommes pas musulmans, *pour nous* qui avons par ailleurs des espaces politiques et juridiques relativement laïcisés. Mais aussi ce qu'elle est *pour les musulmans*. Nous devons prendre en compte cette tradition de pensée multiséculaire, qui constitue aujourd'hui, *pratiquement*, pour des millions d'individus une voie alternative, une manière de se tenir ensemble dans le temps et l'espace, d'échapper au tropisme occidental. Avant de juger, jaugeons. Ne pas seulement juger de la *charia* par ses décrets (dont on sait qu'ils sont divers et parfois expéditifs), mais se demander d'abord quelle vision de l'homme et du monde elle porte, quelle exigence de dignité elle fait valoir?

249

Ce qu'il faut percer, à la manière dont on perce un mystère, c'est cette inspiration inépuisable, profondément humaine qui est à l'œuvre dans les grandes constructions culturelles. Il ne s'agit pas de prôner un nouveau tiers-mondisme, de se greffer sur l'altermondialisme ambiant, mais d'opposer partout et toujours la mise *en* relation, horizontale, à la mise *sous* relation, verticale. À la mesure de ce que Glissant appellait le "Tout-monde".

Il faut concevoir une latinité critique, en infraction constante avec ses propres limites, qui promeut une "réali-

té” non point substantielle (il suffirait d’en faire fructifier le capital), mais formelle et relationnelle: la latinité n’existe que par les liens qu’elle noue, que par les initiatives qu’elle risque. On se gardera de toute espèce de confusion avec le fait européen, enjeu flou de débats récents, en particulier autour de l’adhésion de la Turquie à l’Union européenne.

Il faut regarder la géographie pour mesurer l’écart qu’il y a entre une Europe en expansion et en contraction (pour le meilleur ou pour le pire), et une latinité par essence non expansive, non extensive. La latinité témoigne d’une ambition très différente, celle de participer à la construction d’un espace déterritorialisé: en se tenant au plus près de sa pluralité native (la latinité est *essentiellement* plurielle), elle offre à l’autre, celui qui est sur l’autre rive, celui qui nous fait face, le possible frayement vers sa propre altérité, vers les expressions d’un universel concret. C’est dans cet esprit que notre Académie s’est donnée entre autres gageures d’ouvrir sans tarder une brèche dans le dispositif qui verrouille le monde islamique, l’enfermant dans une négativité radicale, notre Mal fantasmé.

En ce sens la latinité est aventureuse, car consciente que nous n’allons nulle part, que l’idée de finalité, sous toutes ses formes, est un leurre, à commencer par l’idée de *sens* de l’histoire qu’il faut enrouler dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. Mais il y a un monde à partager, un monde commun à inventer...

• • •

L'enracinement (et son contraire, le déracinement) est une notion féconde, dans la mesure où elle permet de déjouer les pièges de la virtualité (auquel nous voue l'entreprise médiatique), sans renoncer à l'universel. De déjouer les chausse-trappes de la bonne conscience, sans transiger sur certaines *valeurs* (faute de termes plus adéquats). Elle comporte une leçon pour quiconque agit, en particulier *politiquement*: on ne peut participer au jeu des forces qui meuvent l'histoire sans se souiller, on ne peut pas davantage se réfugier dans l'indifférence. L'action la moins mauvaise est celle qui répond à des conditions contradictoires (Valérie Gérard). La Latinité est une manière originale et vivante de concilier les contradictoires.